



Caroline Meriaux

Les concepts fondamentaux de la Psychanalyse

- Quelle est la fonction du père dans la théorie freudienne ? -

Si la mère est certaine, si la mère acquiert son statut de mère lorsqu'elle le devient, le père ne vaut que par sa nomination par la mère, la paternité est un effet de nomination. C'est ainsi qu'il peut être dit que l'animal n'a pas de père.

Il revient à Freud d'avoir saisi l'importance de la question du père dans les processus de subjectivation et d'humanisation. Dans la psychanalyse freudienne, le père est surtout à entendre dans sa fonction, ce qui lui implique le caractère d'entité symbolique. Car, si le père doit être nommé pour exister, c'est également le père, dans sa fonction, qui sera nommant.

L'étude de la fonction du père dans la théorie freudienne peut s'aborder à partir d'une triple question : qu'est ce qu'un père au sens psychanalytique ? Quelle est son origine ? Quelle est sa fonction dans le psychisme individuel et collectif ?

Pour pouvoir répondre à ces questions, il convient de se plonger dans l'étude de divers ouvrages de Freud à savoir notamment *Totem et tabou* (1912), *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905, revue et corrigée en 1920), *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921), *L'avenir d'une illusion* (1927) et *Malaise dans la civilisation* (1930).

Freud a étayé sa théorie sur un modèle, prenant la forme d'un mythe, qui, d'une part, a élevé le complexe d'Œdipe au rang de caractère universel et a placé le Père dans une position centrale ; et d'autre part, qui démontrait la fonction symbolisante et subjectivante du père.

Ce point supposé d'origine de l'histoire humaine est loin d'être sans conséquence sur le psychisme individuel et collectif puisque ce mythe est au fondement de l'humanisation et, de ce fait, de la civilisation.

Pour autant, outre sa fonction symbolique permettant de faire entrer le sujet dans le lien social, le père joue également sa partie dans la construction imaginaire du petit d'Homme au travers du processus d'identification. Ainsi, « idéal du moi » et « surmoi » sont deux instances qui trouvent leur origine dans la relation au père et qui agiteront, parfois de manière féroce, l'appareil psychique de l'individu.

Quel est donc ce mythe, inventé par Freud, qui attrape l'instance du père et son fonctionnement dans l'inconscient ?

Pour son élaboration, Freud reprend les travaux de Darwin et les analyse, notamment à l'aide des travaux de Robertson Smith. Dans la théorie de la horde primitive, les humains sont organisés sous la forme d'une horde sauvage régie sous l'autorité d'un père tout-puissant, ne

posant aucune limite à sa jouissance, et possédant à lui-seul l'accès aux femmes du groupe. Les mâles, eux, sont chassés ou castrés dès qu'ils ont atteint la maturité sexuelle.

[Il est à noter que cette période est qualifiée d'anhistorique. L'ordre des générations n'existe pas (la mère d'un fils peut aussi être sa sœur, le père est père de tous, et peut être aussi bien le père, le grand-père et un frère) et sans les générations, il n'y a pas de temps. Freud parle de la castration des fils, la différenciation des sexes pose donc également question.]

Les fils, dans un mouvement de révolte, décidèrent de se liguer contre le père et de le tuer pour le manger en un repas totémique. Une fois le festin consommé, ils furent alors pris de culpabilité et la raison pour laquelle ils s'étaient battus risquait de ruiner la structure même de ce qu'ils avaient à construire : la culture (« *Kultur* »). C'est la raison pour laquelle ils décidèrent d'établir des règles correspondant aux trois tabous de l'homme : l'interdiction de tuer - meurtre et parricide -, l'interdiction de relations sexuelles avec les femmes appartenant au même totem – tabou de l'inceste et interdiction du cannibalisme.

Avec le meurtre du père, apparaît donc le sentiment de culpabilité et l'instauration de la Loi, la Loi du père. Ainsi, le père jouisseur, tout puissant, n'est plus mais personne ne prendra sa place. C'est la Loi qui se pose à la place du père mort et par là même, le père devient celui à partir duquel s'instaure l'interdiction de la toute-jouissance : c'est la castration symbolique. Mais avec cette perte d'une jouissance toute, c'est le désir qui est relancé. Pour dire les choses autrement, la castration symbolique cause le désir.

Ainsi, le père, explique Lacan dans son séminaire - *La relation d'objet*, « introduit la relation symbolique, et avec elle la possibilité de transcender la relation de frustration ou de manque d'objet dans la relation de castration, laquelle est tout autre chose, car elle introduit ce manque d'objet dans une dialectique où l'on prend et où l'on donne, où l'on institue et où l'on investit, bref une dialectique qui confère au manque la dimension du pacte, d'une loi, d'une interdiction, celle de l'inceste en particulier »¹.

A partir du meurtre du Père de la horde, l'historisation peut débiter. C'est le point de départ d'un ordre des générations.

La fiction *Totem et Tabou* éclaire le mythe œdipien : avec le mythe Œdipe, on retrouve le père tué par son fils et le malheur (= la punition) s'abat alors sur Œdipe pour avoir bafoué la loi de l'inceste (puisque Œdipe a tué son père pour pouvoir épouser sa mère). Et dans cette perspective, il est fait valoir que l'Œdipe est là, ancré dans le psychisme, dès l'origine.

Totem et Tabou est aussi le mythe permettant de comprendre l'origine du Surmoi, cette séquelle du deuil du père qui conditionne le déclin du complexe d'Œdipe. S'il y a dans le Surmoi un signifiant qui marque un appel à l'Idéal, il est avant tout un commandement. Séquelle du deuil du père, *Totem et Tabou* est ainsi interprété à partir du totem, le totem comme nom, signifiant, mot, mot comme meurtre de la Chose primordiale. Toute première énonciation est reçue par l'*infans* comme impératif, et *Totem et Tabou* présentifie cette relation du sujet aux signifiants primordiaux auxquels il s'assujettit. Donc jusqu'à ce point, *Totem et Tabou* manifeste un meurtre à l'origine de la culture, marquant le consentement inaugural à la Loi, au Totem, avec le retour de l'amour une fois le meurtre accompli. Comme le soulignait Conrad Stein, le meurtre du père n'ouvre pas la voie vers la jouissance qu'il interdisait, mais renforce l'interdiction. La Loi du langage s'impose d'autant plus quand le père est mort, ce qui fera dire à Lacan : « Dieu est mort, plus rien n'est permis ».

Le père symbolique a donc pour fonction de faire entrer l'individu dans la civilisation, avec ses règles, ses lois et sa structure. L'entrée dans la civilisation (la « *Kultur* ») apporte une illusion à l'homme moderne : celle de pouvoir maîtriser la nature. Or, cette nature reste menaçante et parfois énigmatique ce qui angoisse l'être humain (l'angoisse la plus prégnante étant la mort). Avec la naissance de la civilisation apparaît alors la croyance, la religion ; cette solution faisant appel à un dieu pour palier à l'angoissant réel de la nature est à mettre en lien avec ce que Freud a nommé « *le complexe paternel* » qui prend sa source dans l'enfance. En effet, Dieu a la figure du père : à la fois tout puissant (ce que croit l'enfant) mais protecteur... à la fois craint mais aimé. Freud l'affirme : « *A présent Dieu était l'unique, les relations de l'homme à lui pouvaient recouvrir l'intimité et l'intensité des rapports de l'enfant au père.* »² D'ailleurs, cette figure du père est affichée telle quelle chez les monothéistes... *Dieu, le Père*, c'est sans équivoque...

La nostalgie du père est à la base du sentiment religieux. La figure paternelle est ambivalente pour l'enfant : crainte, nostalgie, admiration. La nostalgie qu'éprouve l'enfant de son père est liée au besoin de protection, effet de la faiblesse humaine devant la nature. C'est pour cela que l'homme fait appel à des divinités paternelles qui sont à la fois protectrices et à la fois terribles : à la fois le père législateur et le père jouisseur.

Mais dans *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921), Freud s'était déjà appuyé sur l'exemple de l'Eglise (et l'armée) pour étayer sa thèse selon laquelle le lien social tient par

l'amour, l'amour du père et l'amour pour le père. Le lien social tient, en effet, par la promesse que le Chef suprême, Dieu, qui est pour l'homme un substitut paternel, « *aime tous les individus de la foule de manière égale* »³, c'est pourquoi ils se retrouvent tous « frères » entre eux. Ainsi, il y a investissement autant du Chef, substitut du père, que de leurs semblables : « *Notons que, dans ces deux foules artificielles [que sont l'armée et l'Eglise], chaque individu isolé est lié libidinalement d'une part au meneur (Christ, commandant en chef), d'autre part, aux autres individus de la foule.* »⁴

Or, Freud, continuant sa démonstration, explique dans le chapitre VI de *Psychologie des foules et analyse du moi* que le lien affectif, le lien d'amour, ne peut se créer sans en passer par le processus d'identification. Il dit : « [L'identification] *joue un rôle dans la préhistoire du complexe d'Œdipe. Le petit garçon fait montre d'un intérêt particulier pour son père, il voudrait devenir et être comme lui, prendre sa place en tout point. Disons-le tranquillement : il prend son père comme idéal. (...). Simultanément à cette identification au père, et peut-être même antérieurement, le garçon a commencé à effectuer un véritable investissement objectal de la mère selon le type par étayage. Il présente alors deux liens psychologiquement différents, avec la mère un investissement objectal nettement sexuel, avec le père une identification exemplaire.* »⁵

Ainsi, la fonction du père investit deux registres : le registre symbolique en élevant le père au rang d'instaurateur de la Loi et le registre imaginaire plaçant le père au rang d'idéal, même si l'identification est également empreinte de la pulsion cannibale (incorporation), pulsion sévèrement réprimée par le père symbolique...

La fonction du père dans la théorie freudienne est donc de permettre à l'individu d'entrer dans le lien social, d'intégrer et de se faire intégrer par la foule, à la fois au travers de la fonction symbolique (la Loi du père) et de sa fonction imaginaire (la peur de perdre l'amour du père).

L'identification au père est, en effet, une réaction à la peur de perdre son amour. Par ce processus, l'enfant réprime ses pulsions envers la mère, sous la menace du père (ce qui prend la forme de l'angoisse de castration) : « *Le petit remarque que le père lui fait obstacle auprès de la mère ; son identification au père prend maintenant une tonalité hostile et devient identique au désir de remplacer le père également auprès de la mère. L'identification est d'ailleurs*

ambivalente dès le début, elle peut tout aussi bien s'orienter vers l'expression de la tendresse que vers le désir d'éviction. »⁶ Avec l'intériorisation du père, vient l'avènement du surmoi. L'élaboration œdipienne est donc nécessaire à la réorganisation de l'idéal du moi en fonction surmoïque et la fonction paternelle s'y trouve particulièrement valorisée comme tiers séparateur qui fait loi.

En outre, le processus d'identification est à l'origine du sentiment de compassion et de la capacité d'empathie. La sensibilité à la souffrance d'autrui provient donc de cette capacité de s'identifier à autrui (« *On se borne à reconnaître que l'identification aspire à rendre le moi propre semblable à l'autre pris comme « modèle* »⁷). Mais les processus d'identification ne se limitent pas à la seule compassion : ils sont en effet la matrice de la singularité, c'est en empruntant à autrui que chacun devient ce qu'il est. Freud relie cette caractéristique à l'histoire primitive de la famille humaine qu'il a construite dans *Totem et Tabou*.

Il a été vu précédemment que cette « régulation » par le père ne pouvait se faire qu'au prix d'un refoulement des pulsions, d'un sacrifice de la jouissance et de la soumission à un surmoi moralisateur, culpabilisant voire persécuteur. Pour autant, le paradoxe interne à la soumission au surmoi fait que plus l'on travaille consciencieusement à une élaboration morale de ses conduites, plus la déliaison pulsionnelle remet en déséquilibre l'ambivalence nécessaire à la bonne distance avec l'autre, libérant de la destructivité avec, bien souvent, retournement de l'agressivité sur le moi propre. C'est la pulsion de mort qui se met à l'action. Lacan reprend cet état de fait dans « *L'agressivité en psychanalyse* »⁸ où il y explique que l'agressivité est l'autre face de la captation imaginaire à l'autre.

Pour conclure, le père, dans la psychanalyse freudienne, permet l'entrée du sujet dans le lien social. Avec cette action d'humanisation, l'homme a perdu de sa jouissance mais cette perte n'est pas sans effet sur son désir. C'est la fonction paternelle, castratrice, qui fait de l'homme un être désirant. Pour autant, l'autorité du père interdicteur est intériorisée sous la forme du surmoi et avec l'avènement de cette instance, la naissance du sentiment de culpabilité. Les conflits psychiques, la tendance au masochisme sont à mettre en lien avec la sévérité du surmoi. L'homme est un être désirant du fait qu'il ait perdu, dès l'origine et par l'intervention du père symbolique, quelque chose mais, par l'action du surmoi et la pulsion de mort, son sentiment de culpabilité peut l'amener à des actes auto-punitifs ou des symptômes névrotiques et des automatismes de répétition.

- 1 J.Lacan, Séminaire IV – La Relation d'objet (1956-1957), Paris, Seuil, 1994, p84
- 2 S.Freud, *L'avenir d'une illusion* (1927), Paris, Seuil, 1980
- 3 S.Freud, *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921), Paris, Payot, 2012, p53
- 4 Ibidem, p55
- 5 Ibidem, p67
- 6 Ibidem, p68
- 7 Ibidem, p69
- 8 J. Lacan, *L'agressivité en psychanalyse*, In *Les Ecrits*, Paris, seuil, 1966

BIBLIOGRAPHIE COMPLETE

- S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), Paris, Payot, 2014
- S. Freud, *Totem et tabou* (1912), Paris, Payot, 2001
- S. Freud, *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921), Paris, Payot, 2012
- S. Freud, *L'avenir d'une illusion* (1927), Paris, Seuil, 1980
- S. Freud, *Malaise dans la civilisation* (1930), Paris, Payot, 2010
- J. Lacan, Séminaire IV – La Relation d'objet (1956-1957), Paris, Seuil, 1994
- J. Lacan, *L'agressivité en psychanalyse*, In *Les Ecrits*, Paris, seuil, 1966